

Vieilles granges et chaises droites Bilan d'une saison de théâtre d'été

Lucie Robert

Numéro 39, octobre 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/57109ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Robert, L. (1980). Vieilles granges et chaises droites : bilan d'une saison de théâtre d'été. *Québec français*, (39), 54–55.

vieilles granges et chaises droites

Bilan d'une saison de théâtre d'été

par lucie robert

Donner un aperçu, même général, de la saison de théâtre d'été 1980 n'est pas une mince affaire. En effet, si le dépliant préparé par le ministère des Affaires culturelles proposait une cinquantaine de titres joués dans près de quarante théâtres, la liste parue dans les journaux en juin dernier offrait plus de soixante-quinze titres présentés dans cinquante-deux théâtres. Et encore! Nous sommes vraiment très loin de la réalité! Pour avoir une idée à peu près exacte de l'ampleur qu'a prise le phénomène cette année, il faut ajouter à ces chiffres et à ces données les tournées imprévues, les troupes improvisées et toutes les représentations qu'on n'a pas jugé bon de publiciser jusqu'à Québec ou à Montréal. On peut évaluer l'activité de l'été 1980 à environ cent vingt-cinq titres et à une centaine de salles. De Percé à Hull, toutes les régions sont touchées, sauf peut-être l'Abitibi et la Côte Nord. Mais cela n'est pas certain: je ne parle que de ce que j'ai trouvé. Quelqu'un peut-il confirmer ou infirmer ce que je viens d'écrire?

La multiplication des granges

Avec une seule représentation par jour et relâche les dimanches et lundis, il est devenu physiquement impossible à une personne de faire le tour des théâtres d'été — fût-elle riche et disposant de trois mois de vacances à ne faire que cela. En y consacrant la presque totalité de ses chroniques estivales, Martial Dassylva, critique dramatique à *la Presse*, n'est arrivé à couvrir que les régions de Québec, Trois-Rivières et Montréal. Quant à moi, en mettant à contribution mes parents, mes amis et mes voisins de rangée, je ne peux vous parler que de l'est du Québec, avec une incursion à Eastman et à Marieville. Mes excuses à la métropole, mais les Florales y ont pris — à tort ou à raison — le meilleur de mon temps. Vous comprendrez donc que je triche un peu et que je me serve ici des comptes rendus faits par d'autres des principales productions de l'été.

Le développement du théâtre estival, comparable à la parabole de la multiplication des pains, a au moins eu comme effet d'améliorer la qualité des salles. Les vieilles granges sont bien jolies, mais quelle joie de pouvoir respirer un air plus frais dans des sous-sol d'écoles ou de centres culturels. La qualité des fauteuils — brillants par leur absence — a toutefois continué à demander un effort douloureux à ma colonne vertébrale. Vivement l'automne et la fin du règne de la chaise droite!

Mais cette multiplication n'a pas semblé diminuer la rentabilité de telles entreprises. Que ce soit en semaine ou en week-end, les salles où j'ai mis les pieds étaient toutes pleines à craquer. Toutes sauf une, qui m'a peut-être donné la clé de ce succès. Le samedi soir, nous n'étions qu'une douzaine d'enragés — dont deux étudiants qui s'ennuyaient à l'Auberge de Jeunesse voisine — pour apprécier l'une des meilleures productions de l'été, *la Veuve et le Varech* de Michel Bouchard, jouée par le Théâtre de la Saumonnière à Matane. Une satire du tourisme, même enrichie de la poésie des légendes gaspésiennes, gêne peut-être les visiteurs, mais une meilleure publicité aurait pu amener le public. Il est cependant vrai que Matane ne constitue pas un arrêt «classique» sur la route de la Gaspésie. C'est dommage, surtout si l'on considère qu'il m'a été difficile de trouver une place au Manoir Richelieu de Pointe-au-Pic où le talent des comédiens n'arrivait pas à soutenir le texte assez insignifiant des *Folleries du samedi soir*, d'après Marcel Mithois. On peut donc croire que le succès des théâtres dépend plus de leur situation géographique (terrains de camping, routes touristiques ou proximité des grands centres) que de la qualité de leur production.

Des comédies, bien sûr, mais autre chose aussi!

Il faut dire aussi que le spectateur en vacances est plus détendu et ne demande en somme au théâtre qu'une soirée agréable et il est prêt à y mettre le prix

(très élevé). Plus exigeant, le spectateur d'hiver veut pour le même montant être surpris, agréablement si possible, par la qualité de la production. C'est pour cette raison sans doute que les directeurs de salles se sont longtemps limités au répertoire de vaudeville le plus souvent français et du dix-neuvième siècle. Mais cette conception du théâtre d'été ne se retrouve plus qu'aux plus anciens d'entre eux: le Théâtre de la Fenièrre à l'Ancienne-Lorette et le Théâtre de l'Île à Hull.

Le genre qui domine le répertoire de cet été est bien sûr la comédie où la distribution est restreinte à quatre ou cinq comédiens au plus. On a toutefois joué des choses étonnantes dans des endroits où le théâtre n'avait pu jusqu'à maintenant pénétrer qu'à tâtons. *La Cantatrice chauve* a été présentée à New Richmond; au terrain de camping de Carleton, le théâtre Parminou jouait *Ton histoire est une des pas pires*; à l'Oratoire Saint-Joseph, on a pu voir... *le Mystère de la Passion*, d'Henri Ghéon. Il n'y a rien à l'épreuve de l'été. J'ai été assez surprise aussi de voir en reprise des productions qui avaient obtenu un certain succès l'hiver dernier. Ainsi, le café-théâtre les Fleurs du mal à Montréal présentait *Profession... je l'aime* de Marie Laberge; le TNM accueillait *Même jour, même heure, l'an prochain*, de Bernard Slade et le restaurant du Vieux Fort à Laprairie offrait une nouvelle production de *l'Ouvre-boîte* de Victor Lanoux. Même le théâtre pour enfants était de la partie. Non contents de s'offrir un festival à Montréal, à la fin d'août, les enfants ont pu voir à la Vieille Pulperie de Chicoutimi le Théâtre de Piccolo dans *le Cirque Pantalon* et le *Crocodile s'est échappé*. À Percé, le Zoogep Granby Circus a pu distraire les touristes grands et petits en jouant, à la Saline, *Dans l'temps comme dans l'temps*. Et ici, j'en passe, car le théâtre pour enfants fleurit encore mieux hors des circuits de théâtres d'été.

Il semble aussi que les directeurs de salles se soient rendu compte depuis quelques années de la richesse du théâtre québécois. Les auteurs étrangers sont nettement minoritaires cette année. Certains des jeunes dramaturges,

comme Élisabeth Bourget, qu'on joue pour la troisième année consécutive à l'Escale de Saint-Marc-sur-Richelieu, et Pierre Goulet, dont on reprend *Allô! Allo!* au Théâtre du Mont Jacob à Jonquière, sont en passe de devenir nos classiques d'été. Mais c'est Jean Barbeau qui conserve la palme du dramaturge le plus joué à travers le Québec. *Citrouille* fut repris au centre culturel du Lac Masson, alors qu'au moins trois salles affichaient *Joualez-moi d'amour* (à Saint-Jean-de-Matha, Rivière-du-Loup et Sainte-Marie de Beauce). Deux de ses derniers textes ont été créés : au Cinéma Parallèle de Montréal avait lieu la première de *Une marquise de Sade et un lézard nommé King Kong* (dont le texte parut l'hiver dernier chez Leméac) et à la Relève à Michaud, on donnait *la Vénus d'Emilio dont on m'a dit beaucoup de bien*. L'été 1980 a vu aussi quelques revenants. Henry Deyglun, d'abord, dont la fille Mireille reprenait au Théâtre des Marguerites à Trois-Rivières le rôle de *Poutoulik*, créé en 1965. J'ai trouvé assez délirant le personnage de l'Inuit à l'horrible accent... marseillais, mais je me demande encore si ce texte n'aurait pas mieux à faire dans un dictionnaire que sur une scène. Il faut dire que la chaleur était accablante ce soir-là et que la voir emmitouflée dans ses fourrures me donnait le vertige. J'aurais beaucoup aimé revoir les textes de Jacqueline Barrette qu'on ne voit pas assez souvent à mon goût. *Bonne fête papa* était joué en reprise à l'Auberge de la Pointe de Rivière-du-Loup et *Dis-moi qui fait beau Méo* au Théâtre du Vieux Fort à Laprairie. J'aurais aimé voir aussi les textes de Raymond Lévesque au Théâtre de la Cédrière à Val-Brillant. Il y a trop de choses que j'aurais aimé voir ou revoir.

Le théâtre d'été est-il spécifique ?

Mais c'est sans doute chez les jeunes dramaturges, trop mal connus, que se situe le plus bel apport du théâtre d'été. Non que leurs pièces soient meilleures, mais, si le circuit peut les faire connaître, je suis prête à toutes les concessions. Une des meilleures productions de cette catégorie est en fait une reprise d'un

texte de Louis Saia et de Louise Roy. *Une amie d'enfance* a été joué à la Roche à Veillon à Saint-Jean-Port-Joli et à la Poudrière (en français et en anglais). J'ai beaucoup apprécié la première production et j'ai entendu de fort beaux commentaires sur la seconde. Bien qu'un peu intimiste, cette histoire de retrouvailles de deux amies d'enfance qui se présentent leur homme possède assez de mordant pour tenir son public. La pièce était très bien servie par sa mise en scène, contrairement à *Volpone* de Ben Johnson, joué au Théâtre du Bois-de-Coulonge à Québec, et aux *Fiancés de l'armoire à linge* de Joe Orton, au manoir Saint-Castin du Lac-Beauport. Souvent joué au Québec, *Volpone* aurait mieux à faire dans un musée que sur une scène. Son contenu sexiste ne peut se justifier par l'histoire seulement (Johnson est un contemporain de Shakespeare) ; encore faut-il pouvoir la jouer et y assister sans malaise ! Les monologues et monologuistes ont fourni à la saison estivale quelques-uns des meilleurs spectacles. Ainsi, Monique Leyrac qui obtenait un franc succès avec *la Divine Sarah* au Théâtre de l'Île à Saint-Pierre (Île d'Orléans) et Louise Dussault dont on a beaucoup apprécié *la Mōman!* À la Vieille Pulperie de Chicoutimi, Claude Gai continuait d'user son personnage de la Duchesse de Langeais qu'il commence à trop bien connaître et la Poune était toujours... la Poune.

Cet été, on trouvait de tout au théâtre. La qualité n'était pas partout la même, mais, le plus souvent, c'étaient les textes qui servaient mal les comédiens plutôt que l'inverse. Les décors dans l'ensemble étaient sobres, mais bien réussis. En fait, le théâtre d'été est devenu aussi prolifique que le théâtre d'hiver. Il n'est plus si différent : il en partage les qualités, les défauts, il devrait en partager les critères d'évaluation. Si ce n'était des distances à parcourir (Avez-vous déjà tenté de faire l'expérience sans votre voiture ? Le théâtre se trouve toujours à trois kilomètres de l'arrêt d'autobus le plus près et la représentation se termine quinze minutes après le dernier départ pour votre destination), si ce n'était également du confort des fauteuils et de la chaleur des granges, on ne les distinguerait pas. Car le répertoire est de plus en plus interchangeable : *le Casino voleur* d'André Ricard, *Sur le matelas* de Michel Garneau et combien d'autres sont des pièces créées pendant l'hiver. Les comédiens, metteurs en scène et décorateurs sont les mêmes en cette saison qu'en toutes les autres. Parler du théâtre d'été comme d'un phénomène spécifique devient de plus en plus aléatoire. Le théâtre suit son public là où il va, dans les mêmes conditions : plus détendu, moins guindé, moins exigeant. Et le public est là, chaque soir. ■

ENTRE LA NEIGE ET LE FEU

Pierre Baillargeon, écrivain montréalais

par André Gaulin



AUX PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL

Qui est Pierre Baillargeon ? Quelle place faut-il donner à son œuvre dans l'histoire de la littérature québécoise ? En faisant le point, pour la première fois, sur ce romancier et essayiste québécois important des années 1940, André Gaulin sort d'un oubli injuste un esprit particulièrement riche et met en lumière les beautés d'une œuvre souvent méconnue.

336 pages, \$13.95

EN VENTE CHEZ VOTRE LIBRAIRE
OU CHEZ L'ÉDITEUR :

LES PRESSES
DE L'UNIVERSITÉ LAVAL
C.P. 2447, QUÉBEC, G1K 7R4